

## *Blonde fatale*

Le train commence à ralentir et s'arrête, Daniel s'arrache à ses souvenirs et regarde les lumières de la ville qui scintillent dans la froideur de la nuit : « Lille, Lille, 7 minutes d'arrêt. » Crachotent les haut-parleurs de la gare. Je vais rester au chaud, se dit Daniel, il fait un froid de canard et j'aurai tout le temps de me les geler à Bruxelles. De la main il enlève la buée sur la vitre et regarde.

Beaucoup de voyageurs descendent du train, très peu montent. C'est l'ambiance particulière d'un quai de gare, les embrassades, les rires et les pleurs. Les gens ne s'attardent pas, le froid et la nuit sans doute.

Un bruit caractéristique de talons aiguille le tire de ses considérations poétiques sur les quais de gare. Tournant discrètement la tête, il soliloque.

Il n'y a pas de doute ! C'est bien la blonde de tout à l'heure, paraissant sortir de la couverture d'un magazine de mode, qui vient vers moi...

Un sentiment où se mêlent surprise et excitation le submerge et il se replonge dans l'analyse des différents personnages qui sortent du train : tiens, voilà mon voyageur de commerce, look *Hercule Poirot* qui entre dans la gare.

Elle s'approche.

— Bonjour, gazouille une voix lascive au charmant accent slave. « *Je le savais, serine le petit démon logé dans la tête de Daniel, cette gonzesse te suit ! C'est ton irrésistible charme personnel, en es-tu sûr ? Ou alors... il se trame quelque chose de pas clair.* »

Je peux m'asseoir ? Sans attendre la réponse, elle a retiré son manteau de fourrure et se laisse tomber sur la banquette de skaï en face de Daniel, ce qui a pour effet de faire remonter sa robe déjà courte.

— Mais... bien sûr, articule difficilement Daniel, hypnotisé par les longues jambes gainées de soie noire qui s'exposent devant lui.

— On s'emmerde dans ce train, vous ne trouvez pas ?

Elle le fixe bien dans les yeux de son regard mauve et croise ses incroyables gambettes ; la pince d'un porte-jarretelles apparaît par l'échancrure de sa robe.

Daniel commence à perdre les pédales, il essaie de penser très fort à des choses très tristes ; mais ça ne marche pas...

Vous avez du feu ? demande-t-elle en sortant un étui à cigarettes en argent de son sac à main.

Elle prend une cigarette, lui en offre une, et se baisse vers le briquet qu'il lui tend. La vue plongeante dans son décolleté pigeonnant, donne le vertige à Daniel.

L'ensorceleuse se redresse et avec un battement de cils le regarde allumer la cigarette qu'elle lui a offerte. Daniel sent le piège qui se referme sur lui. Il essaie de prendre un air de circonstance, et d'une voix qui ressemble davantage au croassement d'un corbeau malade qu'à l'élocution d'un être humain normalement constitué, s'entend dire.

— Je suis désolé madame, mais je suis homo ! Elle éclate d'un rire cristallin.

— Vous, les Français, vous êtes trop drôles ! Et, tirant une longue bouffée sur sa cigarette, elle ajoute. On va vérifier ça ! Il n'y a plus personne dans le wagon et le train commence déjà à repartir. La blonde a fait glisser l'escarpin de son pied droit, et ce pied fin et bien galbé, après plusieurs appels suggestifs, remonte le long de la jambe de Daniel.

— Vous faites toujours ça, aux gens que vous rencontrez dans le train ? l'interroge celui-ci d'une voix chevrotante.

## *Règlement de compte*

Bill regarde son petit frère qui commence à colorier, mais son esprit est ailleurs, il prend sa tête entre ses mains et revoit.

La nuit, hier... Toute sa carapace de joie et de bonne humeur se craquelle comme un vernis défraîchi.

À vingt et une heures tapantes, il est passé prendre Khaled. Celui-ci l'attendait comme prévu, il est monté dans la voiture et a déposé sur le siège arrière le sac de sport qu'il tenait à la main.

— Les outils, a-t-il dit avec un petit sourire, et ils se sont donné une fraternelle accolade.

— Merci, mon frère, c'est que sur toi que je pouvais compter pour un boulot pareil !

— Tu n'as pas à me remercier Billy, si l'on n'a pas ses vieux potes pour vous donner un coup de main, alors à quoi ça sert, hein ?

— C'est vrai... a répondu Bill en hochant la tête, il a démarré et ils n'ont plus échangé une parole jusqu'à Villeneuve-la-Garenne. Comme prévu, le portail du chantier était entrouvert ; Khaled était passé le jour d'avant, et avait filé deux cents francs au gardien, pour qu'il aille se soûler ce samedi soir et ne rentre qu'au matin.

Khaled retire la chaîne et pousse le portail de tôle du chantier, Bill entre la BM en marche arrière. Khaled revient vers la voiture, ouvre la portière, prend son sac de sport sur le siège et en sort un fusil calibre 12. Deux canons juxtaposés sciés, c'est un ancien modèle avec deux gâchettes. Très efficace, car on peut tirer les deux coups en même temps !

Il le charge avec des cartouches magnum 5 grains, dont il met une poignée dans sa poche ; de quoi abattre un sanglier !

Bill a pris le 9 mm dans la boîte à gants et l'a glissé dans la ceinture de son jean. Ils referment les portières de la voiture.

Le portail est resté grand ouvert et ils attendent... Khaled est planqué derrière un container à côté de l'entrée, son tromblon à la main.

Vers vingt-deux heures, Bill, qui se tient appuyé sur le capot de sa voiture voit la Mercedes blanche qui passe. Il fait un signe de tête à Khaled, qui lui répond en levant son fusil.

Au deuxième passage, la Mercedes entre dans la cour du chantier. Tout va alors très vite : dans un crissement de freins, la voiture s'immobilise à quelques mètres de Bill et les deux portières avant s'ouvrent.

Le passager, un Reubeu grand et costaud descend, un gros calibre à la main et braque Bill. De l'autre côté apparaît la gueule ricanante de Mustapha, l'ancien Mac de Samira.

— Alors mon z'ami ! Comme on s'y retrouve, c'y pas moi qu'y t'attendais, mais c'y moi que v'là ! Un rasoir jaillit dans sa main.

Ti vois, j'y pas perdu mi habitudes, et tu sais, y m'ont bien recousu à l'hôpital, ça marche comme avant !

Ricanant de plus belle, il se rapproche de Bill. Ti vois le gars-là ? C'y mon cousin, *la Bastos* qu'on l'appelle, y rate jamais sa cible ! Mais moi, j'y sais m'y servir di ça ! Il fait tourner le rasoir dans sa main. Et j'vi ti saigner comme un alouf !

Un cri retentit derrière eux : « Chouffa ! » Le gros reubeu au flingue se retourne. Une puissante détonation résonne comme un coup de tonnerre entre les containers, et le dénommé *la Bastos* s'écroule, une décharge de chevrotine en pleine poitrine, Mustapha se jette sur Bill en hurlant.

— Ti a tué mon cousin enc...

Il ne finit pas sa phrase, car Bill a sorti le Beretta de sa ceinture et lui tire une balle dans le ventre. Le Mac s'affale lentement en continuant à proférer des injures en arabe. Les deux détonations ont troué le silence de la nuit...

Khaled arrive en courant.

— Faut qu'on se tire de là vite fait, dit-il à Bill, les flics vont débouler ! Qu'est-ce qu'on fait avec ces deux-là ?

— Panique pas Khaled, on va les mettre dans la Mercedes.

Ces bagnoles ont un grand coffre, ils hissent d'abord le plus gros : *La Bastos* qui doit peser au moins cent kilos, puis Mustapha, nettement plus léger !

— Le gros a déjà passé l'arme à gauche, dit Khaled en refermant le coffre, mais l'autre respire encore.

— T'inquiète, lui répond Bill, ramasse son flingue. Prends ma bagnole, et tu me suis, de loin !

— Mais ! s'exclame Khaled.

— Discute pas ! On fait comme ça ; mets ton 12 et son pétard dans la Mercedes !

Si y'a du grabuge, tu te tires et tu vas à la cité. Tu gares la BM devant mon immeuble, n'oublies pas d'enlever tes empreintes ; et tu rentres chez toi tranquille, t'as rien à te reprocher ! C'est clair !

— OK Bill... c'est comme tu veux.

Bill ramasse la douille de 9 mm, met le rasoir dans la poche de son blouson et du pied pousse de la poussière sur la flaque de sang. Il monte dans la Mercedes dont le moteur tourne encore et sort la bagnole en marche arrière. Khaled démarre la BM et la gare dans la rue, il descend de voiture, referme le portail du chantier, remet la chaîne et ferme le cadenas.

Ils sortent de la ZI de Villeneuve et rejoignent le boulevard De Gaulle. Bill, au volant de la « Mercedes Classe S » blanche, roule devant, Khaled le suit à bonne distance.

Au milieu de la grande artère, ils croisent deux voitures de police, sirènes hurlantes ! Peut-être quelqu'un qui a entendu les détonations a appelé les flics, se dit Bill, de toute façon je ne crois pas qu'il nous ait vus, il n'y avait pas un chat dans la zone.

Il met son clignotant et s'engage sur la bretelle qui rejoint l'A.15. Au bout de deux kilomètres l'autoroute traverse le viaduc de Gennevilliers, sous l'ouvrage, le port illuminé grouille d'activité.

La Mercedes blanche reste sur l'A15 encore un moment, puis prend la sortie, direction Montmorency. Dans le rétro Bill voit les phares de la BM, une centaine de mètres derrière lui, il traverse plusieurs zones pavillonnaires, et continue...

Avant d'arriver à Montmorency il bifurque sur une route secondaire et la suit, au bout de deux ou trois kilomètres il commence à ralentir. Il examine les bas-côtés qui apparaissent dans la lumière des phares de la Mercedes et après un virage, trouve ce qu'il cherchait : l'entrée d'une route qui paraît abandonnée.

Il met son clignotant et s'y engage, la BM est maintenant juste derrière lui. Cette route est à moitié envahie par la végétation, et au bout de quelques centaines de mètres, un portail grillagé, rouillé et cadénassé leur barre le chemin. Il stoppe la Mercedes sort et se dirige vers la BM.

— C'est là ? demande Khaled, qui a baissé la vitre.

— Oui, répond Bill, ouvre le coffre Khaled, la manette est sous le siège.

Bill va au coffre de la BM, et en sort un gros coupe-boulon, il marche jusqu'au portail et d'un coup sec cisaille le cadenas. Il se baisse, le ramasse et le balance dans les buissons.

Après avoir retiré la chaîne, Bill pousse les deux battants du portail qui s'ouvre avec un sinistre grincement. Il revient, range le coupe-boulon et referme le coffre.

— On y va ! jette-t-il à Khaled en passant.

Les deux voitures se remettent en marche. Ils roulent à faible allure, la route défoncée est devenue un chemin caillouteux envahi par les herbes folles et parsemé d'ornières. Après quelques centaines de mètres, la piste s'élargit, et ils arrivent dans un grand cirque rocheux où des carcasses d'engins témoignent d'une intense activité passée. Bill gare la Mercedes

derrière les débris d'un gros bulldozer, coupe le contact et sort de la voiture... Il s'approche de Khaled qui est descendu lui aussi.

— Ici au moins on est peinarde !

— Ouais, ça on peut le dire... approuve Khaled avec un hochement de tête, comment connais-tu ce coin-là ?

— C'est un pote, son vieux avait travaillé là plus de dix ans ; ça venait de fermer quand il m'a emmené faire un tour ici.

— Alors, vous êtes allé vous balader dans cette carrière ?

— Tu parles ! réponds Bill, tu crois qu'on fait toute cette route pour la promenade ? On a démonté tout ce qui était revendable sur les engins : démarreurs, pompe à injection, etc. Bon assez causé, on a du boulot !

— On les laisse là ? demande Khaled.

— T'es fou ! On les sort du coffre et on les fouille. On doit retirer tout ce qui permettrait de les identifier.

Ils prennent Mustapha en premier et le balacent à terre, il n'est pas mort et geint encore. Après quoi, ils font tomber du coffre le corps de *La Bastos*.

Regarde dans ma bagnole Khaled, y'a un grand sac en plastique ! dit Bill. Vide les poches de l'autre, moi je m'occupe de Mustapha. Khaled revient avec le sac et commence à fouiller le corps de *la Bastos*.

— Putain ! Son larfeuille est plein de pognon.

— Prends le fric et mets tout le reste dans le sac, dit Bill, les bagoues, la montre, tout ce qui ne brûle pas ! Il commence à vider les poches du Mac.

Mustapha râle, relève la tête et crache.

— Ils te retrouveront enculé ! Et y vous buteront, toi, ton pote et la pute aussi !